NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE PHENIX

COMEDIE

EN UN ACTE

AVEC

UN DIVERTISSEMENT.

Par M. DE CASTERA.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 5e. Novembre 1731.

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

75763

ON TROUVE DANS LA MESME BOUTIQUE,

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Comédies repréſentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, depuis l'année 1716. 8 vol. *in*-12.

Les Piéces ſuivantes publiées depuis l'Edition du Recueil ſe vendent ſéparément.

Les Payſans de qualité, les Débuts, par MM. *Dominique* & *Romagneſi*, in-12. 1729.
Le Jeu de l'amour & du hazard, par M. *Marivaux*. in 12.
Arlequin Hulla, & la revuë des Théatres, par *MM. Dominique* & *Romagneſi*.
Le Philoſophe duppe de l'amour, par M. ***
La Femme jalouſe, par M. *Jolly*.
Le Portrait, par M. *Beauchamps*.
Les effets du dépit, par *le même*.
Les amants réünis, par *le même*.
La Capricieuſe, par M. *Jolly*, ſous-preſſe.
Le Jaloux, par M, *Beauchamps*, ſous-preſſe.
La Veuve Coquette, par M. *Deſportes*.

Les Parodies du nouveau Théatre Italien, avec les airs des Chanſons & Vaudevilles gravés, 3 vol. *in*-12. fig. 1731.

Les Œuvres de M. Riviere Du Frény, avec les airs des Chanſons gravés, 6 vol. *in*-12. Fig. 1731.

On trouve auſſi tous les autres Théatres.

ACTEURS.

CINTHIO.

ISABELLE, femme de Cinthio.

ROZETTE, ſuivante d'Iſabelle.

ARLEQUIN, valet de Cinthio; & mari de Rozette.

TRIVELIN, autre valet de Cinthio.

MARIO, ami de Cinthio.

BLAISE, Jardinier de Cinthio.

UN vieux Payſan.

UN jeune Berger.

UNE jeune Bergere.

La Scene eſt en Provence auprès du Château d'Iſabelle.

LE PHENIX,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CINTHIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ça, Monsieur Cinthio, parlons en conscience.

CINTHIO.

Que me veux-tu ? voyons, explique-toy.

ARLEQUIN.

La demande est bonne, ma foy !
Vous ne sçavez donc pas encor ce que je pense ?

CINTHIO.

Non vrayment.

ARLEQUIN.

Ecoutez, quand on a pour valet
Un homme tel, que ma mere m'a fait,
Beau comme les amours, & d'esprit agréable ;

N'eſt-ce pas agir follement
Que de l'expoſer au tourmens
D'une fatigue inſupportable ?

CINTHIO.

Il falloit bien.....

ARLEQUIN.

Depuis vingt jours entiers,
Que nous courons comme des lévriers,
Nous n'avons fait qu'un ſaut d'Italie en Provence.
Ho parbleu trop eſt trop, tréve de diligence !

CINTHIO.

Cependant.....

ARLEQUIN.

Paſſe encor ſi vos chevaux maudits
Se fuſſent contentés de ſecoüer ma ratte.

CINTHIO.

Nous pouvons à preſent.

ARLEQUIN.

Mais être aſſez hardis
Pour faire inſulte à ma peau délicate,
L'écorcher ſans reſpect, j'en enrage !

CINTHIO.

Arlequin,
Tu vas être en repos, diſſipe ton chagrin,
Voici le Château d'Iſabelle ;
Peux-tu blâmer le feu charmant,

Qui me ramene avec empreſſement
Auprés d'une Epouſe ſi belle ?

ARLEQUIN.

Ha, ha, la plaiſante raiſon !
Pour voir une aimable maîtreſſe
Prendre la poſte eſt digne de pardon ;
Et j'en aurois peut-être la foibleſſe ;
Mais croyez-moi, ne vous y trompez pas ;
Lorſqu'on retourne chez ſa femme,
C'en eſt aſſez d'aller au pas.

CINTHIO.

Je ſens pour Iſabelle une ſi vive flamme
Que je ne puis trop tôt voir ſes divins appas.

ARLEQUIN.

Et moi je ſens qu'en revoyant Rozette
Je ne ſerai pas fort joyeux.

CINTHIO.

Pourquoi cela ? quel trouble t'inquiete ?
Rozette étoit jadis l'objet de tous tes vœux,
Le temps & le mariage
Ont-ils rendu ton cœur volage ?

ARLEQUIN.

Non, Rozette me plaît, & je l'aime toûjours.

CINTHIO.

Où tendent donc tes ſots diſcours ?

ARLEQUIN.

Fy, comme vous parlez avec irrévérence !

Je ſoutiens que la méfiance
Dans la cervelle d'un mari
Doit exciter après huit ans d'abſence
Un furieux charivari.

CINTHIO.

Je ne l'ignore pas : cette idée odieuſe
Depuis long-temps m'obſede & me pourſuit ;
Rien ne peut égaler l'inquiétude affreuſe,
Où mes noirs ſoupçons m'ont réduit :
Iſabelle m'aimoit, elle étoit vertueuſe ;
Cependant ſa jeuneſſe & mon éloignement.....
Ah que dans le cœur d'un Amant
L'incertitude excite un orage terrible !
Mais grace au ciel en revenant ici
J'apporte dans mon ſein un projet infaillible
Pour être bientôt éclairci.
N'avançons pas plus loin, & dans mon trouble extrême
Interrogeons quelque bouche ſans fard,
Sçachons adroitement comment l'objet que j'aime,
A vêcu depuis mon départ.

ARLEQUIN.

Découvrons ſi notre Coquine
N'a pas un peu fait la lutine ;
Mais.... Monſieur Arlequin, quel fruit vous reviendra
D'une pareille fadaiſe ?
Peut-être qu'on vous dira

Votre femme eſt très-ſage ; hé bien j'en ſuis fort aiſe :
En revanche il vous en cuira,
Si par malheur.....

CINTHIO.

Voicy notre Jardinier Blaiſe,
Voyons un peu ce qu'il nous apprendra.

SCENE II.

CINTHIO, ARLEQUIN, BLAISE.

CINTHIO.

BOn jour Blaiſe.

BLAISE.

Bon jour.... mais attendez..... tredame,
Avons-je la barluë, ou bian le vartigo ?
Par ma figuette vela l'ame
De deffunt Monſieur Cinthio.

ARLEQUIN.

Tu crois....

BLAISE.

Vela-t-il pas encore
Stelle-là du pauvre Arlequin ?
Alle paroît mardi pu noire qu'un vieux Maure,
Et rude comme marroquin.
Où Fuyrons-je ?

ARLEQUIN.

Sçais-tu, Maître Juré faquin ?....

BLAISE.

Jarnonce qu'ils avont la face mortuaire !
Queux fantômes hideux !

ARLEQUIN *en le battant.*

Blaiſe mon cher compere,
Voilà pour vous payer de vos jolis diſcours.

BLAISE.

C'eſt fait de ma perſonne : au ſecours, au ſecours!

CINTHIO.

Nous n'avons point perdu la vie,
Mon cher Blaiſe, raſſure-toy,
Tu peux bien t'en fier à moy ;
De te faire du mal nous n'avons nulle envie ;
Tiens, prends ceci pour boire à ma ſanté.

BLAISE.

Ah vartuchou comme ſti-là m'emboiſe !
Meſſieurs les revenants un tantin de bonté,
Ne me charchez pu noiſe !

CINTHIO.

Prends, te dis-je.

BLAISE.

Morgué d'où diable ſortez-vous ?
Seriez-vous par hazard devenus loups-garoux ?

CINTHIO.

Je voudrois bien ſçavoir.....

BLAISE.

Mais par quelle avanture.....

CINTHIO.

Je n'en ai pas le temps.

BLAISE.

Ah par ma fy, j'en jure!
Sans cela d'aujourdy je ne vous dirons mot:
Je prétendons voir clair dans cette affaire;
Avec votre douce maniere
Vous pourriez être mort, & j'en ſerions le ſot.

CINTHIO.

Puiſque j'y ſuis contraint, il faut le ſatisfaire.
Tu ſçais qu'à peine un fortuné lien
Au deſtin d'Iſabelle avoit uni le mien,
Lorſqu'un de mes parens m'écrivit de me rendre
Dans les Indes auprès de luy;
Il vouloit me ſervir d'appuy,
Et me donner ſon bien ſans me laiſſer attendre
Que loin de moi la mort vint le ſurprendre.

ARLEQUIN.

L'honnête parent que c'étoit!

CINTHIO.

Je partis; l'amour m'excitoit
A m'enrichir pour Iſabelle,
J'aſpirois à lui faire un état digne d'elle.
Bientôt mon vaiſſeau ſubmergé
Par une tempête effroyable.....

ARLEQUIN.

Ah quelle tempête de diable!
Arlequin étoit frit s'il n'avoit pas nagé!
Encor bus-je tant d'eau que je n'en puis plus boire.

BLAISE.

Jarnicoton la joviale hiſtoire!
Queux plaiſir!

ARLEQUIN.

A preſent je n'aime que le vin.

CINTHIO.

Je me ſauvai ſur le rivage
D'une Iſle déſerte & ſauvage
Avec mon fidéle Arlequin;
Le reſte de mon équipage
Servit de proye aux rigueurs de l'orage.

BLAISE.

Ho que nenni da tatigué,
Tous vos gens n'eurent mye une ſi laide chance.

CINTHIO.

Comment ſçais-tu cela?

BLAISE.

Je le ſçavons morgué
Parce que j'en ons connoiſſance.

CINTHIO.

Je croyois cependant que la mer en fureur...

BLAISE.

Un de vos Batteliers s'en ſauvit par bonheur.

CINTHIO.

Un Matelot.

BLAISE.

Oüi, oüi, c'étoit tout ainſi comme;
Tant y a qu'enfin cet honnête homme
s'en vint un jour droit à Lyon,
Et là le bon apôtre annoncit à Madame
Que l'iau, ſauf vot-reſpect, avoit gobé votre ame,
Et qu'ous aviez ſarvi de pâture au poiſſon.

ARLEQUIN.

Ma foy peu s'en fallut; car un gros vilain thon
Prétendoit m'avaler en guiſe d'huitre verte.

CINTHIO.

Après plus de ſept ans un vaiſſeau Portugais
Nous a tirés de notre Iſle déſerte.

ARLEQUIN.

Peſte ſoit du vaiſſeau! mes jours couloient en paix,
J'étois comme un Roy dans cette Iſle,
Nul bruit, nul embarras ne hâtoit mon réveil;
La terre abondante & fertile
M'offroit ſes fruits après un long ſommeil;
Les richeſſes & l'opulence
Ne mettoient entre nous aucune différence,
Et j'avois le plaiſir d'être votre pareil.

CINTHIO.

Je poursuivis ma route avec impatience,
Et je reviens chargé des biens de mon parent.
Heureux si mon épouse a sçu dans sa constance
Garder pour ma tendresse un bien encor plus grand!

BLAISE.

Vartuchou Madame Isabelle!
Alle est aussi sage que belle;
Drès aussitôt qu'alle apprit votre sort,
Grace, a se retirit dans cette solitude,
Où son plaisir & son unique étude
Est de bian pleurer votre mort.

ARLEQUIN.

Et Rozette, mon camarade,
Qu'en dis-tu? je me persuade
Qu'elle passe ses jours dans un chagrin affreux.

BLAISE.

Compere, t'as le front tant soit peu rabotteux.

ARLEQUIN.

Plaît-il:

BLAISE.

Ho ce n'est rian, ta femme battifole,
A danse, a se gobarge, a rit comme une folle.

ARLEQUIN.

La traîtresse! oublier un homme tel que moy!

CINTHIO.

Sur mon retour garde un profond silence,
Mon cher blaise, & retire-toy,

J'aurai ſoin de ta récompenſe.

BLAISE.

Bian, bian, Monſieur, de peur d'être indiſcret
Je m'en allons au cabaret,
Sarviteur.

SCENE III.

CINTHIO, ARLEQUIN.

CINTHIO.

ARlequin, ce que je viens d'apprendre,
Flatte mes vœux & mon amour;
Peut être cependant me laiſſai-je ſurprendre
Par l'illuſion d'un faux jour:
Iſabelle vit loin du monde
Dans une obſcurité profonde;
Nul objet ne vient la tenter,
Une ſi frivole victoire,
Répand-elle ſur moi quelque rayon de gloire,
Et ſon éclat trompeur peut-il me contenter?

ARLEQUIN.

Cette gloire à ce que je penſe,
N'a que de fort minces appas;
Doit-on loüer ma tempérance,
Lorſque faute de vin je ne m'enyvre pas?

CINTHIO.

Tu ne dis que trop vrai: non, je ne ſçaurois
vivre

Dans des soupçons si rigoureux,
Il faut que pour jamais mon esprit s'en délivre.

ARLEQUIN.

Bien pensé !

CINTHIO.

Tu connois cet ami généreux,
Qui m'a suivi de Venise en ces lieux.

ARLEQUIN.

Le Seigneur Mario ?

CINTHIO.

Lui-même,
Je veux qu'il feigne de sentir
Pour Isabelle une tendresse extrême :
Il est jeune & bienfait ; mais pour mieux réussir
Dans ce bizarre stratagême
Il passera pour Prince, & l'éclat des grandeurs
L'enrichira d'un nouveau lustre :
L'opulence & le rang illustre
Trouvent la clef des plus superbes cœurs.

ARLEQUIN.

Pouf ! ce projet est détestable !

CINTHIO.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'est, monsieur, qu'il ne vaut pas le diable ;
Mari, qui par adresse éprouve sa moitié,
Homme laid & de basse mine,

Qui

Qui dans un miroir s'examine,
Me font tous deux grande pitié,
Car ils ne peuvent ſans miracle
Se diſpenſer de voir un fort vilain ſpectacle.

CINTHIO.

Duſſai-je rencontrer la mort
Dans l'éclairciſſement, que mon ame ſouhaite,
Il faut....

ARLEQUIN.

Hé bien j'en ſuis d'accord,
De mon côté j'éprouverai Rozette,
Je la crois tant ſoit peu coquette
Mais....

CINTHIO.

Allons trouver Mario:
J'apperçois l'aimable Iſabelle,
Ah mon cher Arlequin, eſt-il rien de ſi beau?

ARLEQUIN.

Ma friponne vient avec elle,
Ah, Monſieur, que Rozette eſt un friand morceau!

SCENE IV.

ISABELLE, ROZETTE.

ISABELLE.

NOn, ton eſpérance eſt frivole,

Tu veux en vain, Rozette, adoucir mes ennuis!
Dans l'état funeſte où je ſuis,
Je ne vois rien, qui me conſole;
Ces boccages délicieux,
Cette plaine verte & riante
N'ont point de charmes pour mes yeux.

ROZETTE.

Madame, ſe peut-il que le cours rigoureux
De la douleur qui vous tourmente?....

ISABELLE.

Mon cher Cinthio ne vit plus,
Il ne vit plus, & je reſpire,
C'en eſt aſſez, cela doit te ſuffire,
Ne pouſſe pas plus loin tes efforts ſuperflus;
Voudrois-tu que je l'oubliaſſe?
Non, cher époux, non, non, ne crains pas que j'efface
Tes traits imprimez dans mon cœur!

ROZETTE.

Cette affliction héroïque,
Ces ſentimens pleins de grandeur
Sont un peu montez à l'antique,
Du ſiécle d'aprésent ce n'eſt plus la pratique;
Et ſelon moi l'on n'a pas tort;
Pour femme jeune & jolie,
Le moindre magot en vie
Vaut mieux qu'un Adonis mort.

ISABELLE.

Ta façon de penſer ne dément point ton ſort :

ROZETTE.

Ma façon de penſer n'eſt point déraiſonnable

ISABELLE.

Lorſque l'amour s'empare d'un cœur bas,
Ce n'eſt qu'un feu groſſier, terreſtre, variable,
Qui n'a pour ſoutien que l'appas
D'un plaiſir vain & mépriſable ;
Mais dans un cœur né généreux
C'eſt un rayon pur & céleſte,
Qui brave des deſtins le caprice funeſte,
Et qui vit de ſes propres feux.

ROZETTE.

Dans les chagrins, qui ſuivent le veuvage,
L'on vous a, pour votre avantage,
Offert pluſieurs partis au-deſſus du commun ;
Duſſiez-vous mille fois m'appeller ame baſſe,
Je vous jure qu'à votre place
J'en aurois accepté quelqu'un.

ISABELLE.

Auſſi l'aurois-je fait, ſi j'euſſe été Rozette.

ROZETTE.

Quoi ! dès ſes plus beaux jours pleurer, s'enſevelir
Au fonds d'une triſte retraite !
Par ma foi....

ISABELLE.

Que veux-tu? c'eſt-là mon ſeul plaiſir.
Un cœur qui ſent la perte qu'il a faite,
Trouve qu'il eſt doux d'en gémir.

ROZETTE.

Mon ſentiment n'eſt pas le vôtre.

ISABELLE.

Je le crois.

ROZETTE.

Les regrets ne nous ſervent de rien,
J'aime à me conſoler de la perte d'un bien
Par l'acquiſition d'un autre.

ISABELLE.

Il eſt des biens ſi chers, ſi précieux,
Que leur perte eſt irréparable;
Femme, qui perd un mari vertueux,
Tendre, complaiſant ſociable,
Peut-elle ſe flatter d'en trouver un ſemblable?
C'eſt un don, que le Ciel n'accorde pas deux fois,
Tel étoit Cinthio.

ROZETTE.

Madame, je le crois. ....

SCENE V.

ARLEQUIN *en habit galonné, portant une espece de lance, au bout de laquelle est attaché un petit portrait,* ISABELLE, ROZETTE.

ARLEQUIN, *chantant sur l'air des Pelerins.*

MOnsieur mon maître en a dans l'aîle
Pour le muzeau,
Dont on voit l'image fidele
Dans ce tableau:
Bonnes gens, si vous nous montrez
Son beau visage,
Pour récompense vous aurez
Mille écus de fromage.

Quel train de vie, ouf! quel maudit tracas!
Quoi! galoper toûjours par vaux & par montagnes,
Parcourir villes & campagnes
Pour chercher une femme, & ne la trouver pas!
Ce n'est pas-là pourtant une marchandise fort rare;
Parbleu notre sort est bizarre;
Mais ce lieu me paroît tranquille & plein d'apas,
Reposons-nous un peu, car ma foi je suis las.

ISABELLE.

Que vois-je ! ah je me meurs !

ROZETTE.

Qu'avez-vous donc, Madame,
Et quel trouble imprévu s'empare de votre ame ?

ISABELLE.

Regarde ce portrait,

ROZETTE.

Ciel ! c'eſt le vôtre.

ISABELLE.

Hélas !
C'eſt celui, dont le jour de notre mariage
Je fis préſent à Cinthio ?
Cher Cinthio, la mort t'a ſeule ôté ce gage
D'un amour ! qui vivra juſques dans mon tombeau !
Cette inſenſible & froide image
A reçû ton dernier ſoupir,
Tes yeux mourans ſe ſont fixez ſur elle ;
La reverrai-je ſans mourir ?
Rozette, ſoutiens-moi, je tremble, je chancelle.

ROZETTE.

Ah, Madame ! ô Ciel quel malheur !
Ma chere maîtreſſe !

ARLEQUIN.

Au voleur !

Ha, ha ! bon jour douzelles boccageres !
Mais...ſi je ne me trompe....Oüi, c'eſt elle, vivat !
Me voilà bien dans mes affaires ;
Belle Dame au teint délicat,
En vous cherchant, ſoit dit ſans nul reproche,
Ma perſonne a ſouffert mainte & mainte taloche,
Et j'ai trotté comme un pié-plat.

ISABELLE.

Monſieur, dites-nous je vous prie....

ARLEQUIN.

Je m'appelle Magnatutto,
J'ai l'honneur de ſervir le Prince Mario,
Qui, ſur votre portrait vous aime à la folie :
Votre fortune eſt faite, allez, n'en doutez pas,
Je vais le chercher de ce pas,
Et vous verrez que ſon amour extrême.....
Mais le voici, qui vient lui-même.

Il court audevant de Mario, comme pour lui annoncer qu'il a trouvé Iſabelle.

SCENE VI.

MARIO, ISABELLE, ROZETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

MARIO, *bas à Trivelin.*

QU'elle eſt aimable! ah morbleu, Trivelin,
Que Cinthio doit bénir le deſtin,
Qui dans un nœud charmant avec elle l'engage!
Haut.
Madame, quel bonheur! je vous vois, & ce jour
Des maux, que j'ai ſoufferts, enfin me dédommage;
Connoiſſez juſqu'où va l'excès de mon amour
Par l'effet, qu'en mon cœur à produit votre image;
Pour elle, pour les traits, qu'elle offroit à mes yeux,
Inconnu, vagabond, plus eſclave que Prince
J'erre depuis long tems de province en province;
Et je m'eſtime encore trop heureux
De vous rencontrer en ces lieux.

ISABELLE.

Puis-je ſçavoir quelle avanture,
Seigneur, entre vos mains a mis cette peinture?

MARIO.

Dans un Iſle déſerte, où j'étois confiné

Par

Par les decrets du ſort à me nuire obſtiné,
Un jour après un grand orage
Je vis un jeune infortuné,
Qui venoit de périr par un cruel nauffrage,
Et que l'Océan mutiné
Avoit jetté ſur le rivage:
Je pris votre portrait qu'il portoit à ſon bras.

ISABELLE.

C'étoit mon époux, helas!

MARIO.

Sa beauté charma mon ame;
Depuis ce temps ma raiſon
S'eſt oppoſée en vain au progrès d'une flamme,
Dont elle condamnoit le dangereux poiſon.
(*Bas à Trivelin.*)
Par ma foy Trivelin le tour eſt admirable!
La feinte prend ici l'air de la verité,
Je deviens amoureux; m'aurois-tu cru capable
De pareille ſimplicité?

ISABELLE.

Mon cher époux étendu ſur le ſable!..
O ſpectacle funeſte, ô malheur déplorable!

MARIO.

Quoy toûjours des regrets, des ſoupirs ſuperflus,
Pour un mari, qui ne les entend plus.
Donnez-moi des rivaux que je puiſſe combattre.

ARLEQUIN.

Oüi, nous ferons le diable à quatre:
De vivant à vivant nous ſommes réſolus.

MARIO.

Pour premier fruit de mon ardeur sincére
J'ai quelques présens à vous faire
Madame. . . . . .

ISABELLE.

A moi Seigneur !

MARIO.

Daignez les accepter.

ISABELLE.

Croyez-vous ? . . . . .

MARIO.

Trivelin, faites les apporter.

TRIVELIN.

J'y cours.

ISABELLE.

Quel dessein est le vôtre ?
L'Epoux, que m'a ravi la mort,
Vit encor dans mon cœur malgré les loix du sort,
Je l'aimerai toûjours, & je n'en veux point d'autre ;
Daignez respecter mon malheur,
Et sans vous occuper d'un espoir séducteur
Etouffez des désirs, dont jamais. . . . .

MARIO.

Ah Madame ! . . . .

ROZETTE.

Ah ma chere maîtresse ! . . . .

ARLEQUIN.

Ah reine de mon ame !
Que veut dire ce ton plaintif,
D'où diable prenez-vous cet air rebarbatif ?
Sçavez-vous bien que Son Alteſſe
Eſt en état de vous faire Princeſſe ?

ISABELLE.

Aprés tous mes ſermens un changement ſi noir
Pourroit-il à l'abry du ſouverain pouvoir
Devenir juſte & légitime ?
Le crime couronné n'en eſt pas moins un crime
Je borne ma Grandeur à remplir mon devoir.

SCENE VII.

Les Acteurs précédents, TRIVELIN, & quelques hommes qui apportent un grand Cabinet.

TRIVELIN.

PLace, place, voici le Thréſor qui s'avance.

ISABELLE.

Hé, Seigneur, à quoi bon laſſer ma patience ?
Permettez-moi d'entrer dans mon Château.

ARLEQUIN.

Ho que non, s'il vous plaît ! foy de Magna-tutto
Vous reſterez.

ROZETTE.

Ah quel éclat, Madame !

ISABELLE.

Pareils objets ne touchent point mon ame.

ARLEQUIN.

A l'aſpect de tant de bijoux
Je ſoûtiens qu'on doit prendre un air riant & doux.

(*Il chante ſur l'air, la curioſité.*)

Nous portons en tous lieux l'allegreſſe charmante.
La Gayeté ;
Lorſque nous rencontrons quelque fille ignorante,
La Rareté !
Nous lui montrons d'abord pour la rendre ſçavante,
La Curioſité.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédents, un vieux Payſan, une jeune Bergere, un jeune Berger.

LE VIEUX PAYSAN.

MAdame, je venons tretous tant que nous ſommes
De grands & de petits, & de femmes & d'hommes,

Pour voir ſous votre bon plaiſir
La curioſité, qu'on montre ici, je penſe;
Pardonnez notre importunance.

ISABELLE.

Vous pouvez contenter votre innocent déſir,
Mes enfans.

LA JEUNE BERGERE.

Ah Colin que de magnificence!

LE VIEUX BERGER.

Velà par ma figuette un marveilleux thréſor!

ROZETTE *tenant une pomme d'or enrichie de pierreries.*

Rien n'eſt ſi beau que cette pomme d'or.

Mario & Iſabelle ſe retirent vers le fonds du Théatre.

TRIVELIN.

Je le crois bien : elle eſt l'ouvrage
D'un Enchanteur habile & ſage.
Il l'a faite pour les Epoux,
Qui vivront ſans querelles :
Il l'a faite auſſi pour les belles,
Qui verront ſans dépit jaloux
Des objets plus aimables qu'elles.

ARLEQUIN.

Cet article eſt un tour de Contrebandier fin,
Qui veut frauder les droits du bureau feminin.

TRIVELIN.

Item, pour les amis dans le malheur fidéles,
Item, pour les ſçavans exempts de vanité,
Pour les Robins, que la finance
N'engage pas à vexer l'innocence,
Plus, pour les Médecins qui rendent la ſanté,
Plus, pour l'Amant, dont la félicité
Ne fatigue pas la conſtance.

ARLEQUIN.

Ajoûtons pour finir par un compte parfait
Un item pour le petit maître,
Qui ne ſe vante pas de ce qu'il n'a point fait.

TRIVELIN.

Jamais on n'en a vû, l'on n'en verra point naître.

LA JEUNE BERGERE *tenant une petite phiole.*

Comment ſe nomme la liqueur
Dont cette phiole eſt remplie?

TRIVELIN.

C'eſt le plus pur extrait de la minauderie,
Il eſt en vogue, on en aime l'odeur,
Chacun en veut, chacun le priſe,
Et ſon parfum a ſupplanté
Les graces, l'enjoûment de la ſociété;
Ceux qui de telle marchandiſe
Faiſoient trafic autrefois,
Sont contraints à préſent de ſouffler dans leurs doigts,

Acceptez ce flacon.

LA JEUNE BERGERE.

Dans nos bois la nature
Ne tire toute ſa parure
Que de ſon ingénuité :
Votre parfum chez nous ne ſeroit pas goûté ;
Colin, qui tous les jours me proteſte qu'il m'aime,
Me feroit une peine extrême
S'il me parloit d'un ton, qui parut affecté ;
Je crois qu'à mon égard il penſeroit de même,
Si je frappois ſes yeux par un air emprunté.

LE JEUNE BERGER.

Oüi ſans doute.

ROZETTE *tenant une bourſe.*

Ah que cette bourſe
Eſt d'un travail riche & mignon !

ARLEQUIN.

La peſte ! c'eſt une reſſource
Digne d'attention ;
Elle a la vertu conſolante
De procurer des maris
Aux femmes d'humeur fringante,
Qui portent un cœur jeune avec des cheveux gris.

LE JEUNE BERGER *tenant un bouquet ſurmonté d'un papillon.*

Monſieur, daignez, je vous ſupplie,

M'apprendre ce que ſignifie
Ce Papillon ſur ce bouquet.

TRIVELIN.

C'eſt un ſymbole magique,
Qui par ſa vertu ſpécifique
Du plus tendre Berger fait un eſprit coquet.

LE JEUNE BERGER.

Que dites-vous ?

TRIVELIN.

Ces fleurs inſpirent l'inconſtance,
En les portant on court ſans qu'on y penſe
De la blonde à la brune, & d'objet en objet :
On ſuit l'inſtinct de la nature,
Qui change inceſſamment de face & de figure :
De là naiſſent mille plaiſirs,
Et jamais le dégoût n'amortit les déſirs ;
Vous voilà dans l'âge de plaire,
Prenez ce bouquet plein d'appas.

LA JEUNE BERGERE.

Ah Colin ne l'acceptez pas !

LE JEUNE BERGER.

Non, mon adorable Bergere,
Je n'en veux point, j'aime trop vos attraits ;
La nature varie, & ne change jamais,
A ſon exemple on peut dans une ardeur ſincere
Varier ſes plaiſirs ſans de nouveaux objets.

ROZETTE *tenant une médaille.*

A quoy parmi ces bijoux rares
Sert cette médaille, où je voi
Tant de caractéres bizarres ?

TRIVELIN.

C'eſt un beau Taliſman, ma foy !
Sa proprieté ſouveraine
Recrepit l'auſtére pudeur,
Et ſur l'affront, qui ſuit une tendre fredaine
Répand une couche d'honneur.

ARLEQUIN.

Pour vos beſoins, belle ſoubrette,
Vous devriez vous en munir ;
C'eſt, je vous en aſſure, une très-bonne emplettte.

ROZETTE.

Monſieur, voudroit-il bien finir ?

ARLEQUIN.

Ah, je reconnois ma ſottiſe !
J'agis comme un franc étourneau,
Pareille marchandiſe
Ne doit ſe débiter que deſſous le manteau.

LE VIEUX PAYSAN *tenant des lunettes.*

Par la ſanguoy vecy de gentilles lunettes !

TRIVELIN.

Pour les maris elles ſont faites ;
Par leur ſecours un homme peut ſçavoir,
Lorſque ſa moitié le careſſe,
Si c'eſt pour l'endormir, ou ſi c'eſt par tendreſſe.

LE VIEUX PAYSAN.

J'aurois bian voulu les avoir
Du tems de ma deffunte femme.

TRIVELIN.

Comment ?

LE VIEUX PAYSAN.

C'étoit une bonne ame ;
Acoutez ; car cecy doit ſe dire tout bas ;
A m'a laiſſé pour héritage
Des enfans qui ne teniont pas
De la biauté de mon viſage.

ROZETTE.

Entre tant d'objets éclatants
N'auriez-vous rien pour conſerver aux femmes
Un teint, qui juſques à cent ans
Puiſſe exciter de vives flammes ?

ARLEQUIN.

Non ; mais je leur conſerve avec facilité
Le déſir de paroître aimables,
Et la riſible vanité
De s'en croire toûjours capables.

ROZETTE.

Fort bien : gardez vos beaux ſecrets,

Je n'en tenterai point l'uſage ;
Autant vaudroit mourir à la fleur de ſon âge ;
Que porter ſi long temps le deüil de ſes attraits.

ISABELLE.

Vos préſens, vos grandeurs n'ont rien qui me ſéduiſe ;
Seigneur, vous pérſiſtez en vain,
Ce n'eſt pas que je vous mépriſe ;
Mais je dois. . . . . .

MARIO.

Peut-on voir mépris plus inhumain ?
Et vous pouvez encor ! . . .

ISABELLE.

Si vous daignez m'en croire,
Délivrez-vous d'un feu pernicieux,
Qui ne peut que ternir l'éclat de votre gloire,
Eloignez-vous de ces lieux,
Ne nous voyons jamais.

MARIO.

Jamais ! elle me quitte !
Suivons-là ; mais où vais-je, & quel tranſport m'agite ?
Fuyons plûtôt ſes attraits dangereux,
Mon cœur prend auprès d'elle un ton trop ſérieux.

LE VIEUX PAYSAN.

C'a décampons itou, piſque chacun décampe.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait ; partez nabot de fine trempe,
Et vous auſſi beau Berger langoureux.

SCENE IX.

ROZETTE, ARLEQUIN.

ROZETTE *à part.*

AH que ma maîtreſſe eſt folle !

ARLEQUIN *à part.*

Ah que mon maître eſt heureux !

ROZETTE *à part.*

Cet oyſeau me paroît drolle ;
Tâchons de l'attirer dans un piége amoureux :

ARLEQUIN *à part.*

Cette coquine m'enviſage,
Voyons ſi la ruſée eſt conſtante ou volage.
Rocambole de mon amour,
Minois tendre & friand jazons à notre tour :
Que dites-vous de ma figure,
Et comment trouvez-vous cette noble encolure ?

ROZETTE.

Monſieur, Magna-tutto paroît homme de Cour.

ARLEQUIN.

Vous avez du goût malepeſte !

Ma démarche, mon air, mon geſte,
Qu'en penſez-vous ?

ROZETTE.

Excuſez-moi,
Je n'oſe qu'en tremblant. . . . .

ARLEQUIN.

Allons fine matoiſe,
Expliquez-vous de bonne foy,
Je n'aime pas la grimace bourgeoiſe.

ROZETTE.

Mon trouble & mon émotion
Ne vous montrent que trop la douce impreſſion,
Que votre aſpect fait ſur mon ame.

ARLEQUIN *à part.*

Comme elle mord à l'hameçon !
Me voilà bien loti ! diable ſoit de la femme !
Voyez un peu par curioſité
Avec quelles graces je danſe,
Pour de la voix j'en ai ſans vanité,
Et je chante par excellence.

Il chante & danſe tout à la fois.

ROZETTE.

Quel charme, quelle agilité !

ARLEQUIN.

Ho ! ce qui doit encor plus vous ſurprendre,

C'eſt que de tout cela je n'en ai rien appris.

ROZETTE.

Rien appris!

ARLEQUIN.

Non vrayment.

ROZETTE.

Mais je ne puis comprendre
Par quel art.....

ARLEQUIN.

Je ſuis riche, & les moindres eſprits
Sont avec de l'argent Docteurs ſans rien apprendre:
L'argent va droit au but & remporte le prix.
Avec moi vous ſerez contente.

ROZETTE.

Ho je me flatte de ce point!

ARLEQUIN.

Si bien donc beauté ſucculente
Que vous ne me haiſſez point.

ROZETTE.

Moy vous haïr! je ſerois bien ſauvage.

ARLEQUIN.

Donnez-moi deux baiſers pour gage
De l'amour que vous me portez.

ROZETTE.

Attendons notre mariage,

Il ſera temps pour lors.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous me rebutez.

ROZETTE.

Vous êtes trop prompt.

ARLEQUIN.

Ma mignonne,
Au moins pour adoucir ce refus inhumain
Laiſſez-moi baiſer votre main.

ROZETTE.

Soit, de bon cœur je vous la donne.

ARLEQUIN *à part.*

Ah malvagia, perfida !

ROZETTE.

Doucement donc, vous me mordez !

ARLEQUIN.

Oüi da
C'eſt une bagatelle, un tranſport de tendreſſe.

ROZETTE.

Il faut que je me rende auprès de ma maîtreſſe,
Je parlerai pour Mario,
Adieu mon cher Magna-tutto,
Je ſens un vrai plaiſir d'avoir fait ta conquête.

ARLEQUIN *à part.*

Adieu, va t'en maudite bête,
Je ſuis au deſeſpoir d'avoir vû ton muzeau.

SCENE X.

CINTHIO, MARIO.

MARIO.

EN verité, mon cher, j'admire ta folie,
Le Ciel t'a fait present d'une femme accomplie,
Tu te donnes les airs d'éprouver sa vertu,
Et pour comble d'extravagance
Tu me mets de moitié de ton impertinence!
Hé fy diable à quoi rêves tu?
Morbleu, dois-je t'apprendre à vivre avec prudence?

CINTHIO.

Mais écoute cher Mario.....

MARIO.

Mais écoute, cher Cinthio,
Rien ne cede en foibleſſe aux chimeres jalouſes,
Que Meſſieurs les maris fourrent dans leur cerveau
Contre l'honneur de leurs épouſes.

CINTHIO.

Mais.....

MARIO.

Quand juſqu'à demain tu nous diras, mais, mais,
On ne t'excuſera jamais.

CINTHIO.

CINTHIO.

La force de l'amour. . . . .

MARIO.

Viſion toute pure!
Un homme délicat en matiere d'amour
Sur de ſimples ſoupçons jettez à l'avanture,
A l'objet de ſes feux ne fait point pareil tour:
Qu'en peut-il arriver? la jalouſie eſt louche,
Elle ne voit qu'à l'aide d'un faux jour,
Et le venin de ſa bouche
Chaſſe notre repos ſans eſpoir de retour.

CINTHIO.

Qu'eſt-ce à dire?

MARIO.

L'ami taiſez-vous & pour cauſe:

CINTHIO.

Tes diſcours me glacent d'effroy!

MARIO *à part.*

Tant mieux j'en ſuis ravi. Haut ſçavez-vous bien à quoy
Votre caprice vous expoſe,
Lorſque vous choiſiſſez un rival tel que moi?

CINTHIO.

Je t'entends! je cherchois une femme conſtante,
Ce bonheur eût comblé mes vœux & mon attente;
Mais le Ciel aux humains en interdit l'eſpoir!

MARIO.

Tu deviens raiſonnable, à ce que je puis voir.

CINTHIO.

Je l'aimois d'une ardeur ſi pure & ſi fidéle,
La perfide helas! ſi ſa mort
M'eût laiſſé maître de mon ſort,
Je n'aurois point brûlé d'une flamme nouvelle!

MARIO.

Des vrais Amants c'eſt être le modéle.

CINTHIO.

Ah je veux me vanger, & duſſai-je périr!...

MARIO.

Oüi, la vangeance ſera belle!
Va, j'ai pitié de toi; d'autres pour te punir
Dans ton erreur te laiſſeroient languir;
Mais je n'ai pas l'ame cruelle.

CINTHIO.

Tu vois mon embarras & ma peine mortelle,
Explique-toi, fais-m'en ſortir;
Comment es-tu dans l'eſprit d'Iſabelle?

MARIO.

Moi! je ſuis ſi bien auprès d'elle,
Que je vais partir de ce pas.

CINTHIO.

Et la raiſon?

MARIO.

La raiſon en eſt bonne ;
Iſabelle eſt très-ſage, & je ne le ſuis pas :
Voilà pourquoi je pars, mon repos me l'ordonne ;
Un penchant plus fort que moi
Me contraint d'aimer ta femme ;
Elle eſt conſtante pour toi ;
J'évite les langueurs d'une inutile flamme.

CINTHIO.

Ah Mario, faut-il que juſques à ce point ?...

MARIO.

Dequoy te plaindrois-tu ? je ne te trahis point ;
Pour ne point faire ombrage à ta délicateſſe,
Je ſuis l'objet de ma tendreſſe ;
C'eſt en fuyant l'amour qu'on peut le ſurmonter,
L'effort eſt rigoureux, j'en ſerai la victime :
Mais pour me conſerver un ami que j'eſtime,
Il ne ſçauroit trop m'en coûter.

SCENE XI.

CINTHIO *ſeul.*

MArio mon Rival ! ah que je ſuis à plaindre !
Mais il eſt généreux, je n'en ai rien à craindre,
Raſſurons-nous, le temps & la raiſon
Chaſſeront de ſon cœur ce funeſte poiſon :
A d'autres ſoins l'amour m'appelle,
Je veux encore éprouver Iſabelle ;
L'ambition n'a pu vaincre ſon cœur ;
Rien n'égalera mon bonheur
Si la force n'obtient rien d'elle,
Et ſi ſa foy réſiſte à la frayeur,
Qui chez ſon ſexe eſt naturelle.

SCENE XII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *ſans appercevoir Trivelin.*

OUf ! que maudit ſoit mille fois
Le ſot caprice de mon maître !
J'ai voulu l'imiter, & je m'en mords les doigts ;

Sans lui je n'aurois eu nul désir de connoître
Si Rozette étoit sage ou non.

TRIVELIN *à part.*

Le pauvre diable en tient !

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

Quoi, ce front si mignon
Va perdre sa noble figure ;
Et prendre d'un Belier la chetive parure !

Il se tâte le front & rencontre les doigts de Trivelin, qui lui fait les cornes par derriere.

C'est tout de bon ma foy ! me voilà devenu
Pour jamais animal cornu.

TRIVELIN *à part.*

L'extravagant coquin !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Ah femme diabolique,
Arlequin est né fils unique ;
Mais grace à tes soins généreux
Il aura désormais des freres en tous lieux.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha.

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Qu'est-ce donc à dire ?

Il me ſemble que j'entends rire,
C'eſt de moi qu'on ſe mocque : hu le vilain affront !
Parbleu malheur à vous rieurs impitoyables,
Vous ſentirez le poids des armes redoutables,
Que Madame Rozette a miſes ſur mon front.

Il donne un coup de tête à Trivelin, & le renverſe.

TRIVELIN *à part.*

Diable ! ſi les maris coëffez d'un tel pannache
Etoient tous auſſi furieux,
Il n'y feroit pas bon.

ARLEQUIN *ſans appercevoir Trivelin.*

Je veux que l'on me hache
Si je ne fais du degât en ces lieux ;
Mais doucement, point d'humeur fanfaronne,
De peur d'être roſſé, ne querellons perſonne ;
C'eſt le meilleur parti : Prenons-nous-en plûtôt
A notre magnificence :
Oüi, oüi, mes habits ſeuls par leur belle apparence
Ont mis Rozette en deffaut,
Ce n'eſt pas le premier ſaut,
Que le faſte ait jamais fait faire à l'innocence.

TRIVELIN *à part.*

Quel Philoſophe !

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Allons, Meſſieurs, les beaux habits,
Puiſqu'il vous plaît d'être mes ennemis,
Décaniſſez & vîte & ſans trompette :
Vous, Monſieur le Plumet, vous n'êtes qu'une bête ;
Car vous ne couvrez bien ſouvent
Que des têtes pleines de vent :
Pour vous, Madame la Perruque ;
Recevez mes adieux, & mes reſpects profonds ;
Tant de noirs aujourd'hui veulent paroître blonds,
Vous n'avez qu'à couvrir leur nuque.

TRIVELIN *à part.*

Il perd l'eſprit.

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Et vous, juſte-au-corps galonné,
Après m'avoir ſervi dans mes impertinences :
Allez ſur quelque fat gagner des révérences ;
Votre maître ſans vous ſeroit ſouvent berné.

TRIVELIN *à part.*

Comme diable il y va !

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Pour vous, fine flamberge,
Croyez-moi, ſongez à partir,

Nous ne ſommes pas nés pour faire enſemble Auberge ;
J'aime la vie, & vous faites mourir.

TRIVELIN *à part.*

Ecoutons juſqu'au bout.

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Que ne puis-je de même
Me délivrer du vilain ornement,
Dont Rozette aujourd'hui me coëffe inſolemment !
J'en aurois une joye extrême ;
Mais il eſt ſur mon front cloüé trop fortement.

TRIVELIN *à part.*

Le pauvre ſot !

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Chantons, on dit que la Muſique
Calme l'humeur mélancolique.

Il chante.

Se tu vuoi eſſer' amante,
Occhi leggiadri, vagha beltà
Di Donna vezzozetta
Ti faranno Dolce ſorte ;
Mà ſe con lei brami ſpoſar'te
A che penſi tu ?

TRIVELIN *à part.*

Coucou, coucou.

ARLEQUIN

ARLEQUIN *ſans appercevoir Trivelin.*

Coucou !

Maudit oyſeau, que le diable t'emporte
Pour te récompenſer de chanter de la ſorte !
C'eſt fait de moi, tout aigrit mon chagrin ;
Ah Rozette, ah traîtreſſe, il faut que je t'aſſomme !

TRIVELIN.

Aſſommer une femme, hé fy le méchant homme !

ARLEQUIN.

Méchant vous même ! ha, ha c'eſt Trivelin.

TRIVELIN.

Te voilà bien fâché pour une bagatelle ;
Sçais-tu dans ce malheur quel parti je prendrois.

ARLEQUIN.

Que ſçais-je moi ? tu te pendrois.

TRIVELIN.

Quelque ſot ! pour tenter encor ton infidéle,
Mon cerveau forgeroit une ruſe nouvelle.

ARLEQUIN.

Toutes ces ruſes-là.

TRIVELIN.

Taiſons-nous, la voici ;
Et ſa maîtreſſe eſt avec elle ;

Sans bruit & ſans fracas retirons-nous d'ici.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moi tappoter cette fauſſe femelle.

TRIVELIN.

Non s'il te plaît : modére-toi,
Ramaſſe tes habits, & viens-t'en avec moi.

SCENE XIII.

ISABELLE, ROZETTE.

ISABELLE.

QUoi ! tu veux que je m'applaudiſſe
D'avoir ce Prince pour amant !

ROZETTE.

Sans doute.

ISABELLE.

Son amour n'eſt pour moi qu'un ſupplice.

ROZETTE.

Tant pis pour vous, Madame ; & pour votre injuſtice.
Daignez y penſer mûrement ;
Eſt-il pour une femme un deſtin plus charmant
Que celui, dont votre caprice
Se plaint ſans aucun fondement ?
Souvent en vain par mille ſtratagêmes
Nous attaquons des cœurs qui mépriſent nos coups,

Votre ſort n'eſt-il pas plus doux ?
Les amans viennent d'eux-mêmes
Se préſenter à vous.
Voilà ce qu'on appelle un entiére victoire !

ISABELLE.

Cette victoire peut flatter
Ceux qui d'un faux éclat tirent toute leur gloire;
Mais un eſprit bien fait ne peut s'en contenter.

ROZETTE.

Avec tant de délicateſſe
On paſſe des jours ennuyeux,
J'eſtime beaucoup la ſageſſe;
Mais c'eſt lorſqu'elle a l'air joyeux,
Autrement.....

ISABELLE.

Allumer des feux,
Qu'on ne peut ſoulager ſans honte & ſans baſſeſſe,
Rozette, n'eſt-ce pas faire des malheureux ?
S'applaudir d'un tel avantage
N'eſt-ce pas renoncer à toute humanité ?

ROZETTE.

Pour moi, je vous l'avouë avec ſincerité,
Je ſens que je ſuis femme, un amant, que j'engage,
Flatte toûjours ma vanité;

Mais venons-en au fait : veuve qui se marie,
Fait donc selon vous un grand mal,
Et c'est un crime capital,
Dont sa renommée est flétrie ?

ISABELLE.

Je ne dis pas cela : mais j'aime Cinthio.

ROZETTE.

De son tems il étoit aimable,
A present c'est le tour du Prince Mario ;
Un homme si bienfait, si charmant & si beau
Vous rendra la vie agréable.

ISABELLE.

Si je formois de nouveaux nœuds
L'éclat de la beauté n'auroit jamais la force
De séduire mon cœur & de fixer mes vœux.
Elle cache souvent des vices odieux
Sous les brillans dehors d'une flateuse amorce.
Les beaux hommes, Rozette, ont pour nous rarement
Un véritable attachement ;
Tendres adorateurs de leur propre mérite
Ils n'ont des yeux que pour se voir,
Et quand nous les aimons, leur orgueil les excite
A croire que nos cœurs ne font que leur devoir ;

ROZETTE.

Avec Mario, qui vous aime,

Vous ne courez pas ce danger ;
Au ſurplus il eſt Prince, & la grandeur ſuprême
Vaut bien la peine d'y ſonger.

ISABELLE.

J'y ſonge, & je n'y vois nul appas qui me tente :
Je pleure ici l'objet de mon amour ;
Ma retraite eſt pour moi mille fois plus charmante
Que la plus magnifique Cour.

ROZETTE.

L'ambition pourtant convient aux belles ames :
Ciel ! que vois-je ? fuyons !

SCENE XIV.

CINTHIO *déguiſé en Corſaire ; Arlequin déguiſé à peu près de même ;* ISABELLE, ROZETTE, *ſuite de Cinthio.*

CINTHIO.

ARrêtez ces deux femmes.

ISABELLE.

Ah que mon ſort eſt rigoureux !

ROZETTE.

Maudite ſoit ma deſtinée !

Pourquoi me ſuis-je confinée
Sur ce rivage dangereux ?

CINTHIO.

Cette jeune beauté me charme !
Tâchons de calmer ſes frayeurs,
Et montrons-lui que tous les cœurs,
Deviennent doux quand l'amour les déſarme.
Puiſque le ſort vous met entre mes mains
C'eſt un bonheur pour vous, Madame,
De ſoumettre à l'amour la fierté de mon ame.
J'ai ſur vous des droits ſouverains ;
Mais cependant vous pouvez vous attendre
A ne trouver en moi qu'un amant doux & tendre ;
Suivez mes pas, & venez à Tunis,
Nos cœurs y goûteront des plaiſirs infinis.

ISABELLE.

Helas, Seigneur ! à quoi voulez vous me contraindre ?
Ah ! ſi vous connoiſſiez combien je ſuis à plaindre,
Mon ſort exciteroit votre compaſſion !

Cinthio & Iſabelle vont s'entretenir vers l'enfoncement du Théatre.

ARLEQUIN.

Et vous, ma groſſe dondon,
Serez-vous bien d'humeur à ſuivre ma perſonne ?

ROZETTE.

Dans l'état où je ſuis, je dois vous obéir,
Ma fortune ainſi l'ordonne ;
Mais ſans regret je ne pourrai partir.

ARLEQUIN *à part.*

Bien répondu ! la bonne piece
A pourtant quelquesfois des tranſports de ſageſſe :
Haut.
Pourquoi donc mon Pays vous fait-il tant de peur ?

ROZETTE.

Chez vous un homme ſeul ſuivant ſa fantaiſie
Avec vingt femmes ſe marie,
On y doit périr de langueur.

ARLEQUIN.

Cela vous déplaît.

ROZETTE.

Oüi ſans doute,
Et je ſoutiens que j'ai raiſon.

ARLEQUIN *à part.*

Crac, ſa ſageſſe eſt en déroute,
La voilà qui fait le plongeon.

ROZETTE.

On dit que votre humeur ombrageuſe & ſauvage

Nous fait paſſer nos jours dans un dur eſcla-
vage,
Cette mode eſt horrible.

ARLEQUIN.

Apprenez à parler,
Lorſqu'on a des oyſeaux ſujets à s'envoler,
L'on fait fort bien de les tenir en cage.

ISABELLE, *revenant vers le bord du Théatre.*

De grace acceptez, Seigneur,
La rançon que je vous offre.

ARLEQUIN.

S'il n'en veut pas, je la prends de bon cœur;
Donnez-moi vîtement la clef de votre coffre.

CINTHIO.

Madame, ſupprimons des diſcours ſuperflus;
Je vous préfére à tous les biens du monde.

ISABELLE.

Soyez touché de ma douleur profonde.

CINTHIO.

Suivez mes pas, vous dis-je, & ne différez
plus.

ISABELLE.

Ah, Seigneur! que pour moi votre ame s'at-
tendriſſe;
Ou ſouffrez qu'à vos piés aujourd'hui je pé-
riſſe!

Quels attraits ont pour vous des yeux infortunez
Par la rigueur du sort aux larmes condamnez ?
J'ai perdu mon époux ; aprés ce coup funeste
Mes pleurs & mes soupirs sont le bien qui me reste,
Ne me l'enviez pas, Seigneur, & permettez
Que j'en joüisse en paix dans ces lieux écartez.

CINTHIO.

Amis, sur mon vaisseau conduisez cette esclave.

ISABELLE.

Quoi barbare ! . . .

CINTHIO.

Marchez, ou craignez ma fureur.

ISABELLE.

Elle n'a rien que je ne brave ;
C'est ton amour qui me fait peur.

CINTHIO.

De cet amour quelle que soit l'ardeur,
Songez que Turcomar sçait punir qui l'offense.

ISABELLE.

Azile de mon innocence,
Solitude où mes yeux ont pleuré Cinthio,
Tu me serviras de tombeau,

Je ne te quitte point, la mort la plus cruelle
Ne me fera jamais.....

CINTHIO *se découvrant.*

Adorable Iſabelle,
Reconnoiſſez dans cet embraſſement
Un époux, qui vous eſt fidéle!

ISABELLE.

En croyrai-je mes yeux? ô fortuné moment!

ROZETTE.

C'eſt Monſieur Cinthio que le Ciel nous renvoye!

ISABELLE.

Cher Cinthio, mon cœur eſt tranſporté de joye!

ARLEQUIN, *ſe découvrant.*

Ouvre les yeux coquine, & connois un époux,
Qui pour punir tes incartades
Va te roüer de mille coups.

ROZETTE.

Qu'as-tu, cher Arlequin, d'où viennent ces boutades?

ARLEQUIN.

Souviens-toy, ſouviens-toy de ce charmant oyſeau,
A qui tantôt tu faiſois fête?

Il la contrefait.

Adieu, mon cher Magna-tuto,
Je ſens un vrai plaiſir d'avoir fait ta conquête.

ROZETTE.

Bon, bon : cela te fâche !

ARLEQUIN.

En effet j'ai grand tort.

ROZETTE.

Quoy, parce que te croyant mort
J'ai voulu mettre un autre homme à ta place,
Tu me fais ici la grimace,
Et tu t'emportes contre moi !
Tant de maris plus honnêtes que toi
Dès leur vivant avalent la pilule . . . .
Je te conſeille encor de te plaindre.

ARLEQUIN.

Pour vivre en paix je bannis tout ſcrupule !
Touches-là.

ROZETTE.

J'y conſens ; déſormais ſonge un peu
Que montrer à ſa femme un ſoupçon ridicule ;
C'eſt hazarder beaucoup & joüer trop gros jeu.

CINTHIO.

Excuſez, charmante Iſabelle,
Les moyens que j'ai pris pour m'aſſurer de vous ;

Votre gloire en paroît plus belle,
Et mon bonheur en eſt plus doux.

ISABELLE.

Cher Cinthio, quoique votre foibleſſe
Ait aujourd'hui fait injure à ma foy,
Je ne m'en plains pas, ma tendreſſe
Prend votre parti contre moi.
Lorſqu'on aime le coupable
Sa faute eſt toûjours excuſable.

CINTHIO.

Des ſentimens ſi doux comblent tous mes déſirs;
Vous, qui ſuivez ma deſtinée,
Célébrez par vos chants cette heureuſe journée,
Faites regner ici la joye & les plaiſirs.

Divertiſſement.

Sù ſù ballar,
Sù ſù cantar
Le lodi de la fedeltà:
Célébrons ſa gloire.
Elle remporte la victoire
Sopra la ſorte ſpietata:
Voler tour à tout
Dà beltà in beltà
Non ſi puo dir' amar' in verità;

C'eſt le phantôme de l'amour ;
Sù ſù ballar,
Sù ſù cantar
Le lodi de la fedeltà.

VAUDEVILLE.

Femme dont la perſévérance
Brave les caprices du ſort,
Et qui pour un époux, que lui ravit la mort
Brûle toûjours avec conſtance,
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Mari, qui pour ſa tourterelle
Montre un attachement parfait,
Et qui faſſe éclater dans l'époux ſatisfait
Les tranſports de l'amant fidéle,
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Fillette tendre ſans foibleſſe ;
Vertueuſe ſans dureté,
Et qui joigne à l'éclat d'une extrême beauté
Un cœur plein de délicateſſe :
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Ami, dont la main ſecourable
Nous ſoutienne dans nos malheurs,
Et qui mette ſa gloire à calmer les douleurs,
Dont la fortune nous accable :
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Courtiſan, dont le cœur ſincére
S'explique avec naïveté,
Et qui n'oſe jamais couvrir la vérité
D'un fard honteux & mercenaire :
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Piéce pleine de ſel attique,
Lucrative pour les Acteurs,
Et qui plaiſe au Parterre en corrigeant les mœurs
Par une riante Critique :
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

FIN.